

LES MIRACLES DE SAINT GEORGES

CADIC. C. et Lég. Bret., III, 207-216

Dans un bosquet plein de mystère, auprès du château d'un riche seigneur, un oiseau chantait à ravir. Sa voix allait au cœur ainsi qu'une musique caressante. Il aurait rendu jaloux le plus mélodieux des rossignols.

Le seigneur disait : « Voilà un gentil voisin qu'il me serait agréable d'avoir encore plus près de moi. Je donnerais beaucoup à celui qui m'aiderait à mettre la main dessus. »

Un soldat qui revenait de servir le roi satisfait son désir. Il réussit à capturer l'oiseau.

On fit une belle cage avec un treillage doré, on y mit un choix de nourriture variée, de l'eau fraîche dans des coupes qui avaient l'éclat de cristal. Vaines précautions. L'oiseau mangeait à peine du bout du bec et il ne chantait plus. Ses accords s'étaient perdus avec sa liberté. Son corps était pris, mais son âme était demeurée au fond du bosquet mystérieux.

Le seigneur n'en tenait pas moins à son prisonnier. Pour l'or du monde il ne s'en serait pas séparé. « Malheur, répétait-il souvent, à qui le laissera fuir. La mort sera le châtiment. »

C'était un homme dur que ce seigneur et nul au monde ne l'aurait empêché d'exécuter sa sentence, fût-ce contre le plus aimé des siens, contre son propre fils.

Il avait en effet un fils nommé Georges, un enfant de dix ans qui n'avait pas son pareil sur la terre pour les qualités de l'esprit et du cœur.

Un jour, comme il était en voyage et que le garçonnet et l'oiseau se trouvaient seuls ensemble, celui-ci se mit soudain à parler :

« Georgie, Georgie, ouvre-moi la porte de la cage et je te chanterai une belle chanson.

- Je veux bien, répondit l'enfant qui, sans plus réfléchir, délivra le prisonnier. Fou de joie, celui-ci se précipita dehors.

- Merci, ami, s'écria-t-il : tu m'as rendu le plus grand des services; sois persuadé que tu n'as pas obligé un ingrat »; et, détachant une plume de son aile : « Prends-la, ajouta-t-il ; quand tu auras besoin de mes services, tu n'auras qu'à l'agiter, en prononçant ces mots : Merlin, Merlin, vite à mon secours! et à l'instant je serai auprès de toi. »

Déjà l'oiselet s'était enfui vers le bosquet, en chantant le plus mélodieux de ses refrains.

L'enfant comprit alors la gravité de sa faute. Il la comprit encore mieux quand il vit sa mère pleurer toutes les larmes de son corps : « Mon fils, mon fils, gémissait la pauvre femme, qu'as-tu fait ? Avais-tu oublié les menaces de ton père ? Faudra-t-il donc que tu meures ? »

Un saunier qui passait d'aventure dans le pays, en vendant son sel, entendit les plaintes : « Condamner un enfant à la peine capitale pour une semblable étourderie, s'écria-t-il, serait un abominable forfait. Si vous voulez, je vous tirerai d'embarras. Donnez-le moi. Dans quelques jours je serai loin d'ici et jamais plus votre mari n'en entendra parler. »

La proposition fut acceptée comme une faveur du ciel. On confia Georges au marchand avec un sac de cent écus pour pourvoir à son entretien et tous les deux partirent à la recherche des aventures du côté des terres neuves.

Cependant le saunier, en cheminant, songeait à part lui : « Je doute que j'aie été bien inspiré de me mettre sur les bras ce moutard. À la première occasion je l'abandonne et j'emporte avec moi ses écus. »

L'occasion s'offrit bientôt. Ils étaient arrivés devant un vieux château qui mirait ses grosses tourelles dans les eaux d'un étang, à

la lisière d'une forêt. Laissant à la porte son petit compagnon, l'homme y entra.

« N'auriez-vous pas besoin d'un berger ? demanda-t-il. - Si fait, lui fut-il déclaré, à condition qu'il soit fort.

- Pourquoi fort ?

- Parce que nos champs sont infestés de loups et il aura sans doute à défendre sa vie contre eux.

- Il a l'esprit délié et l'œil bon. Prenez-le tout de même. »

C'est ainsi que l'enfant, à son insu, se trouva gagé en qualité de gardeur de troupeau en ce château perdu.

Déjà le saunier s'éloignait, sans plus s'occuper de lui : « Et mon argent ? dit Georges, vous ne l'abandonnez pas aussi ? » Un geste menaçant fut la seule réponse. « Merlin, Merlin, au secours ! » reprit le petit garçon, en agitant sa plume. Il y eut un frôlement d'ailes et voilà que l'oiseau du bosquet apparut et que sur le dos du voleur un dur bâton mû par une main invisible frappait avec vigueur. Il fallut bien à ce dernier entrer en composition et restituer les cent écus.

Le lendemain le petit garçon conduisait au pâturage les moutons du château. « Méfie-toi, lui recommanda-t-on, sinon les loups te mangeront.

- Nous verrons bien », répliqua-t-il, et de nouveau il appela : « Merlin, Merlin, au secours! »
L'oiseau accourut : « Je veux, lui déclara-t-il, un sifflet pour appeler les loups et des muselières pour les empêcher de mordre. »

On juge de la surprise du domestique qui à midivint lui apporter son déjeuner. Il l'aperçut qui jouait à côté de ses moutons, ceux-ci broutant tranquillement au milieu du champ, tandis qu'une bande de loups autour d'eux, assis sur leur arrière-train, chacun une muselière dans la gueule, semblait les garder.

« Pourquoi ces bêtes féroces ne dévorent-elles pas le troupeau? questionna ce domestique.

- Pour une très bonne raison, dit l'enfant: je ne leur en ai pas donné le droit. »

Dans les profondeurs de la forêt vivait un serpent qui était la terreur de la contrée. C'était un monstre hideux qui avait sept

têtes. Chaque année, pour éviter les effets de sa colère, les habitants étaient obligés de lui livrer une jeune fille à dévorer. Il y avait longtemps que cela durait. Il y avait longtemps aussi que Georges remplissait ses fonctions à la grande satisfaction de son maître, lorsque vint le tour de la fille de ce dernier. C'était précisément celle qui chaque midi apportait son déjeuner au berger sur la lande.

La pauvre créature se lamentait de plus en plus, à mesure qu'approchait le terme fatal, et le berger ne cessait de la reconforter : « Adieu, ami, murmurait-elle, je ne vous reverrai plus car je vais à la plus affreuse des morts. - Qui sait? répliqua-t-il, confiance et espoir. » Il avait son idée.

Enfin le jour marqué arriva et la victime dut se mettre en route. Elle s'acheminait tristement vers la caverne du dragon, n'ayant plus aucun espoir, quand soudain elle entendit le galop d'un cavalier qui accourait à franc-étrier. C'était Georges. Le brave garçon avait demandé à son oiseau ce qu'il lui fallait, un cheval, un manteau noir et une épée d'acier et maintenant il était prêt à affronter les plus redoutables dangers.

« Montez en croupe derrière moi, dit-il à la jeune fille, nous saurons bien si le serpent s'attaquera aussi volontiers à un homme armé qu'à une faible femme. »

La hideuse bête, au seuil de sa tanière, attendait : « Viens, lui cria Georges, viens, dragon cruel, chercher ta proie! »

Mais sans doute ne pensait-elle pas voir paraître sa victime en pareille compagnie et elle eut un mouvement de recul :

« Non, répondit-elle, je ne la veux que demain. Je n'ai pas faim aujourd'hui, jusqu'à midi » .

Georges enfonça les éperons dans les flancs de son coursier et repartit vivement. Un instant après il déposait la jeune fille à l'issue du bois et disparaissait. La pauvrete était tellement troublée qu'elle ne l'avait pas reconnu sous son déguisement. Elle avait eu cependant assez de présence d'esprit pour couper un morceau de son manteau noir et le rapporter à son père.

À midi, comme les jours précédents, elle retournait vers la lande et racontait sa singulière aventure au berger.

« Ne vous l'avais-je pas dit? déclara celui-ci, la prière a du bon. Priez donc. »

Le jour suivant, à la première heure, la jeune fille recommençait son triste voyage. Elle entendait les rugissements de colère de l'affreux dragon et elle tremblait de tous ses membres, mais elle n'était pas au milieu de la forêt que le cavalier, un manteau gris sur les épaules, la rejoignait et l'invitait à monter derrière lui.

Le monstre que la faim semblait cependant exciter n'osa pas davantage sortir de son antre, malgré les excitations : « Ça sera pour demain», déclara-t-il.

Georges dut s'en retourner. Il ramena sa compagne au même endroit et s'en alla.

La jeune fille qui ne l'avait pas plus reconnu que la veille avait encore eu la précaution de couper un morceau de son manteau gris.

Le troisième jour vint et il fallut bien que la victime reprit la route du bois. Pour la troisième fois elle rencontra son sauveur, revêtu d'un superbe manteau rouge.

Comme ils passaient auprès d'une maison où un homme était occupé à chauffer son four avec une longue fourche de fer, le cavalier s'arrêta :

« Veux-tu me prêter ta fourche un instant? demanda-t-il ; j'ai à débarrasser la terre d'un malfaiteur.

- Oui, oui, volontiers, répliqua l'homme, dès lors qu'il s'agit d'une bonne action, je suis votre serviteur; prenez-la. »

Le serpent s'était réfugié au fond de sa caverne, car en entendant le galop du cheval il avait eu peur.

« Me voici de retour, bête cruelle, cria Georges à l'entrée. Je te ramène ta proie. Si tu la veux, viens la chercher.

- Je ne suis pas pressé, gronda le monstre; un autre jour je me sentirai peut-être mieux disposé. »

Georges se sentit l'âme remplie d'une violente colère : « Crois-tu donc, maudit, s'écria-t-il, que je te permettrai plus longtemps de te moquer de nous ? » Et saisissant la fourche il la lui enfonça dans l'une de ses gueules et l'entraîna dehors.

L'épée d'acier fit le reste. En sept coups, les sept têtes tombaient.

Le vainqueur repoussa dédaigneusement du pied la bête morte, lui enleva ses sept langues qu'il noua dans un mouchoir et prit congé de la jeune fille. Comme précédemment, celle-ci avait détaché à son insu un morceau de son manteau rouge.

Il avait été publié partout, par ordre du maître du château, que celui-là qui débarrasserait le pays du cruel dragon aurait la main de sa fille. Il suffisait d'apporter pour preuve les sept têtes.

Un charbonnier dont la cahute de branchage s'élevait dans le bois et qui avait assisté au combat en cachette crut trouver là une bonne affaire. Il coupa les têtes et se rendit avec elles au château, en affirmant qu'il était le vainqueur.

« Le vainqueur ! s'exclama la jeune fille, cela ne saurait être.

Celui qui a tué la bête a emporté ses langues et non ses têtes.

- J'ai mangé les langues, répondit l'imposteur; il ne me reste que les têtes. »

Pour tirer la chose au clair, le seigneur ordonna un grand banquet auquel il invita gentilshommes et manants du pays. Il y avait des chances pour que le cavalier au manteau noir y assista aussi. Georges s'y rendit en effet, mais tellement bien grîmé qu'il était impossible de discerner ses traits. La jeune fille cependant n'eut pas de peine à reconnaître le manteau.

« Le voilà bien, s'écria-t-elle, je ne me trompe pas. » Le morceau d'étoffe en effet allait de façon exacte au manteau. Qui donc était cet homme ? On n'eut pas le temps de se renseigner. Georges avait disparu.

À quelque temps de là, le seigneur donnait un second banquet. Les gens y accoururent aussi nombreux.

Parmi la foule il y avait un brillant cavalier revêtu d'un manteau gris que la jeune fille remarqua aussitôt : « Ça doit être lui », murmura-t-elle aux oreilles de son père.

Effectivement une coupure pratiquée dans son manteau s'adaptait à l'étoffe que celle-ci avait détachée.

« Est-ce toi qui as sauvé ma fille ? demanda le père.

- Peut-être », répondit le cavalier. Il n'en dit pas davantage et s'éclipsa vivement.

En le voyant s'éloigner, la jeune fille restait songeuse: « Je ne sais si je me trompe, fit-elle, mais il m'a semblé que c'était Georges.»

Un troisième festin eut lieu auquel se présenta autant de monde que les premières fois. Le charbonnier y figurait aussi, mais on sentait qu'il n'était pas à engraisser dans son coin, car le dénouement approchait. Un personnage de marque, les épaules recouvertes d'un riche manteau couleur de pourpre y attirait particulièrement l'attention.

« Je suis sûre que c'est lui », s'exclama joyeusement la jeune fille.

En effet le manteau rouge avait une coupure qui se confondait avec un autre morceau d'étoffe qu'elle tenait.

Se voyant découvert, le mystérieux inconnu voulut encore fuir, mais il y avait des gardes partout. L'un d'eux, au moment où il franchissait la porte, lui jeta sa lance à travers les jambes et l'on n'eut pas de peine à l'arrêter. C'était bien Georges et la meilleure preuve était les sept langues de serpent qu'il avait dans son mouchoir. Quant à l'imposteur, il avait décampé sans bruit.

La jeune fille revenait maintenant de droit au vaillant gars.

Il y avait déjà quelques jours que le mariage était célébré; les deux époux vivaient heureux, lorsque soudain le maître du château tomba malade gravement. L'art des médecins n'y pouvait rien; on appela un vieux sorcier : « Il faut, déclara celui-ci, quatre choses pour le guérir, un morceau d'orange de l'oranger qui est sur la mer d'Arménie, de l'eau de la fontaine de vie, une tranche du pain de la reine jaune avec un peu de son vin. La fontaine de vie n'est d'ailleurs pas éloignée du palais de cette reine. »

Le seigneur avait deux autres gendres qui étaient très jaloux de Georges et qui réclamèrent l'honneur d'aller chercher ces remèdes. Ils partirent et pendant des mois ils ne revinrent pas. Le premier s'était égaré dans un pays sec et froid et il était demeuré à moitié mort au pied d'une montagne. Le second s'était embarqué sur l'océan et il avait été rejeté par la tempête sur un rivage désert.

Georges s'en alla aussi à son tour, à la prière de sa femme. Il avait un petit cheval appelé Giletic qui marchait aussi vite que le vent.

Comme il traversait un bois, il rencontra un ermite. « Je connais l'objet de ta mission, lui dit le saint homme, et je veux seconder tes généreux desseins. Prends d'abord le chemin de la mer. Voici une baguette qui marchera toujours devant toi. Suis la; elle te conduira jusqu'à l'oranger. Tu cueilleras une orange que tu couperas en quatre et tu emporteras un morceau.

« En continuant devant toi, tu parviendras à la fontaine de vie. Il n'est pas facile d'y aborder, car elle est gardée par un lion gigantesque qui de son corps couvre sept lieues de pays, laissant tout

juste un sentier pour atteindre l'eau. Avant de chercher à y puiser, va d'abord au palais de la reine jaune. Tu trouveras près du foyer sa lance que tu emporteras. Puis tu couperas une tranche de son pain et tu rempliras une bouteille de son vin, en répétant : reine jaune, reine jaune, c'est pour la santé de mon beau-père.

« Quand tu seras dehors, tu verras un cerf à l'attache près de la maison. Tu monteras sur son dos, après avoir eu soin de laisser ton cheval en route afin de ne pas effrayer le cerf, et tu retourneras à la fontaine. Le lion dormira. S'il se réveille, tu te cacheras derrière une touffe d'aubépine et tu l'attaqueras à l'improviste. Avec ta lance il te sera aisé d'en venir à bout. Une fois qu'il sera mort, tu auras soin de partager son corps en quatre morceaux et tu feras trois coupes de sa queue. Rien ne t'empêchera alors de puiser à la fontaine de vie. »

Tout se passa ainsi que l'ermite l'avait prédit. Georges arriva sans trop de peine à l'oranger de la mer d'Arménie et au palais de la reine jaune. Il prit le pain, le vin, le cerf de la princesse et se rendit vers la fontaine. Le lion dormait.

« Bonne affaire! » se dit-il et, sur la pointe des pieds, il approcha de l'eau. Malheureusement tandis qu'il y puisait, voilà qu'il y eut un glou glou; la bête sauvage se réveilla avec un rugissement et c'est à peine s'il eut le temps de se dissimuler derrière l'aubépine.

Cinq minutes après, le lion sommeillait de nouveau.

C'était le moment. Un coup de lance bien appliqué en plein cœur et il était mort. Georges partagea son corps en trois et partit à la recherche de son cheval.

Il l'avait laissé paître l'herbe grasse dans une prairie, mais pendant son absence un loup affamé avait dévoré le pauvre Giletic. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de difficulté : prendre le loup à la place comme monture. Il donna un coup de sifflet. Le loup accourut et les voilà tous deux, lui grimpé sur le dos de l'animal, galopant sur le chemin du retour.

Le premier homme qu'ils rencontrèrent fut un des beaux-frères. Le malheureux ne valait plus guère, car il était à bout de forces.

L'eau de la fontaine de vie avec le pain et le vin de la reine jaune lui rendit la santé. Il ne put retenir un cri de contentement et d'admiration où perçait de l'envie : « Donne-moi tes remèdes, Georges, je te les paierai le prix qu'il faudra. »

Georges en avait sur le cœur contre ce beau-frère qui par jalousie jusqu'à ce jour n'avait cessé de l'humilier : « Je te donnerai un peu de mon eau volontiers, répondit-il, mais j'y mettrai de lourdes conditions. J'exige ton anneau de mariage et un bout de ton oreille. »

L'autre poussa un profond soupir et accepta.

À quelque distance plus loin, les voyageurs rencontrèrent le second beau-frère qui lui aussi était fort mal en point. Grâce aux précieux remèdes il fut bientôt debout. À son tour il demanda : « Que veux-tu, en échange de ton eau, de ton pain et de ton vin? »

Ce beau-frère n'avait pas été meilleur que le premier pour Georges : « Le prix que je demande pour un peu de pain et une goutte de vin, répliqua celui-ci, te semblera peut-être exagéré. Il me faut un de tes doigts de pied. » Après un moment d'hésitation, le marché fut accepté.

Content d'avoir humilié les deux orgueilleux personnages, Georges les laissa guérir le beau-père et se vanter à loisir d'avoir été eux-mêmes chercher les merveilleux remèdes. Il leur réservait encore une désagréable surprise.

« Je te préviens, lui avait dit l'ermite, que tu n'as droit sur cette eau, ce pain et ce vin que pendant un mois. Au bout de ce temps si tu ne les as pas rendus, la reine jaune viendra les chercher, et gare à sa colère. »

Comme de juste, les beaux-frères qui n'étaient au courant de rien n'avaient non plus rien rendu au bout du mois. Aussi la reine jaune arriva chez eux, pleine de courroux, un fouet à la main. Georges n'était pas là. Se doutant de ce qu'il allait arriver, il était parti labourer aux champs avec son loup.

« Mon eau, mon vin, mon pain! » s'écria la reine.

Le premier beau-frère apporta ses quelques gouttes d'eau, le second son peu de vin et ses miettes de pain.

« Est-ce là tout ce que j'ai donné? reprit la reine; je ne permets pas qu'on se moque de moi » ; et son fouet s'abattit avec violence sur les épaules des deux malheureux.

Ceux-ci avaient beau hurler : « C'est Georges qui a le reste! c'est Georges qui a le reste! » Le fouet continuait à frapper avec violence.

Il leur fallut courir jusqu'au champ où labourait leur beau-frère : « Georges, je t'en supplie, s'écrièrent-ils, rends l'eau, le vin et le pain de la reine jaune.

- Volontiers, répondit Georges, et je vous rends par-dessus le compte l'oreille et la bague de mariage de l'un et le doigt de pied de l'autre. La première leçon que vous avaient méritée votre orgueil et vos dédains n'avait pas suffi à vous guérir. Puisse la seconde vous être plus profitable : cela ne profite guère de se grandir au-dessus de sa taille et au détriment d'autrui. »